

PREMIÈRE PARTIE

LES FONDAMENTAUX

Gabriel Wackermann

C'est d'âme qu'il te faut changer, non de climat.

Sénèque

Vers l'ouverture progressive au respect de la dignité humaine et à la connaissance d'autrui, le domaine récréatif est parmi ceux qui sont concernés en priorité par la quête sociétale, ses problèmes, les aspirations, la recherche du lien social.

Toutefois, la réussite pleine et entière, locale, régionale, nationale et universelle, vraiment émancipatrice, éthique, des espaces du tourisme et des loisirs, la réussite du loisir conduisant à celle du tourisme, grâce au « loisir en mouvement », ne saurait s'appuyer sur un comportement du « farniente ». Avant le loisir et le tourisme, il y a la forte exigence du travail, de la production de biens et de services susceptibles de dégager suffisamment de retombées pour être à même de susciter une société s'épanouissant dans le temps libre ainsi acquis au prix non pas « à la sueur de son front », en tant qu'esclave du travail, mais grâce à un travail digne de ce nom. La chimère du Paradis terrestre, avant même une société du travail, ne tient pas debout. Pure imagination que ce premier couple humain, hétérosexuel, qui, avant même d'avoir travaillé, aurait vécu les délices d'un « farniente » paradisiaque, créé par un Dieu vengeur, chassant ces deux êtres pour avoir « croqué la pomme », accablant de surcroît « la femme », origine du « Mal », sans avoir commis aucune faute réelle, souhaitant tout juste, ardemment, être pleinement humaine, épanouie. Pour des croyants même, il devrait être impossible d'accepter que leurs appareils religieux juifs ou chrétiens fassent autorité en voulant imposer la notion d'un Dieu quelque peu farfelu, à l'encontre des profondeurs même de l'amour qu'il doit incarner face à ses créatures en quête d'équité, d'éthique, d'accomplissement tant dans un travail libérateur que dans un temps libre générateur de bien-être et d'une ambiance de main tendue vers ses semblables, quels qu'ils soient, sur une terre apaisée.

Travail et loisir constituent ainsi l'indispensable fondement d'un fonctionnement « raisonnable » du globe à travers l'espèce humaine en marche, en évolution constante, souvent

douloureuse, vers la « libération du travail », c'est-à-dire l'obligation, pour le donneur d'ordre, le patron – un terme galvaudé par le patronat dominant lui-même –, de prélever sur le fruit du travail le produit indispensable à l'acquisition d'un temps libre, devenu un rêve séculaire pour la partie de l'humanité qui, dans ce que l'on a alors appelé les pays avancés, a commencé à parvenir timidement à la réalisation de celui-ci par les conquêtes sociales et sociétales sur un capitalisme prédateur, à la faveur de pouvoirs publics nantis de la force et de la légitimité populaire devenue légalité par la Loi. Il aura donc fallu des millénaires depuis l'émergence de cette humanité à vocation universelle sur le territoire africain, pour que l'être humain devienne vraiment un être humain digne de ce nom, grâce à l'évolution de la pensée rationnelle appuyée sur une vigoureuse action alternativement réformiste et révolutionnaire, contre les forces conservatrices de répression sociale, hostiles au progrès profond, celui de l'éthique, et non plus seulement de celui dit « libéral » ou « totalitaire » voué au profit financier, feignant oublier que le progrès scientifique et technique, avant d'être technologique, n'était pas uniquement au service de la prédation sociale.

CHAPITRE 1

DE LOURDS OBSTACLES HISTORIQUES ET LUTTES POUR L'ÉMANCIPATION

La liberté ne peut s'épanouir que dans le loisir

Henri Monnier

La conception du loisir a évolué au cours de l'histoire en fonction des divers modèles d'organisation sociale. Un long et pénible cheminement pour pouvoir dire au XX^e siècle, avec Hemingway, que « Paris est une fête », ou, en 1936, avec les bénéficiaires des congés payés en France, que « la vie était devenue belle », ou encore, après la victoire de Solidarnosc sur le « goulag », en Pologne, que les premiers samedis libres de travail étaient vécus comme un grand souffle de liberté, les premiers « week-ends » de loisirs étant devenus l'expression même de la fête sociétale.

■ I – LA SORTIE DES CARCANS HISTORIQUES MILLÉNAIRES

L'histoire a montré combien le temps libre, dont le loisir, est en forte relation de dépendance vis-à-vis du travail. Celui-ci a été pendant longtemps vécu comme abomination, parce que très pénible, souvent dégradant, physiquement épuisant et moralement insupportable. Le « tu travailleras à la sueur de ton front » de l'Ancien Testament a été souvent mis à profit pour l'exploitation de l'homme, « l'exploitation de l'homme par l'homme » comme le disait Karl Marx, parlant d'une société de prolétaires, le prolétaire étant un être humain n'ayant comme richesse que sa famille à nourrir, un être privé de tout, même de l'essentiel. Depuis la plus haute Antiquité, nous savons que l'esclavage, expression la plus inique de la prolétarisation, a marqué les dominants face aux dominés. Les révoltes du désespoir en font foi jusqu'à nos jours, jusqu'aux cris de souffrance des « desperados » latino-américains, dont le sort a été aggravé par les stigmates de servitude inhérents aux répercussions de la colonisation occidentale, dite chrétienne.

Platon, dans sa « République », relève que « la nature n'a fait ni cordonnier, ni forgeron ; de pareilles occupations dégradent les gens qui les exercent, vils mercenaires, misérables sans nom, qui seront exclus par leur état même des droits politiques. Quant aux marchands accoutumés à mentir et à tromper, on ne les souffrira dans la cité que comme un mal nécessaire. Le citoyen qui se sera avili par le commerce de boutique sera poursuivi pour ce délit. S'il est convaincu, il sera condamné à un an de prison. La punition sera double à chaque récidive ».

Le temps libre des Grecs, par contre, est réservé à l'homme libre grec, qui ne doit jamais travailler sous peine de perdre son honneur, donc aussi sa citoyenneté. L'homme libre grec ne saurait toutefois être oisif. Conscient du fait qu'il aspire à l'immortalité, il doit affirmer sa personnalité par l'action et la parole qui expriment sa valeur, sa rareté, ses réflexions appuyées sur le fait qu'il a façonné sa personnalité à la « skholé », pour « faire école ».

Les anciens Romains ont toutefois une vision plus terre-à-terre de l'« otium », c'est-à-dire du délai que l'on s'accorde, du loisir que l'on prend. Considérant que la réflexion est une perte de temps, ils répartissent la vie en deux temps, celui de l'« otium » et celui du « negotium », le premier devant être actif, au service de la société, dans la vie publique, les sciences et les arts. Le second est destiné à la satisfaction des besoins vitaux. Le temps de l'« otium » est particulièrement surveillé par l'opinion publique, car il doit être aussi bref que possible. L'adage romain est significatif à cet égard : « primum vivere, deinde philosophari » (« d'abord agir, philosopher ensuite »). Ainsi, les juriconsultes, lorsqu'ils consacrent la moitié de leur temps à un séjour à la campagne, tentent de se justifier en précisant qu'ils en ont besoin pour organiser leur documentation et leur jurisprudence.

Sénèque, cependant, considère que l'« otium », le loisir, est la caractéristique de l'homme vraiment libre, n'hésitant pourtant pas à dire que ce temps, consacré à un rôle social ou politique de la « cité », résultant d'un bon engagement, est recommandable. Lui-même donne l'exemple en jouant un rôle important dans la vie politique romaine.

La chrétienté primitive – la vraie en somme, parce qu'après elle a été dégradée en-dehors de grands témoins périodiques, dont le « povrello » d'Assise, et de grands élans mystiques ou autres – a réhabilité la valeur du travail : la règle bénédictine « ora et labora » alternant travail et prière, le travail devant apaiser « les passions intérieures », la « vita contemplativa » se chargeant d'occuper l'esprit. Saint-Augustin et Saint-Thomas préconisent l'être humain rendu libre pour se consacrer à la prière, à la « vita activa », celle du non-repos, du « nec-otium », de l'« a-skholia », qui facilite la recherche de la tranquillité de l'âme en vue de la contemplation.

Au fond, depuis l'Antiquité, le temps libre et le loisir sont, pour l'homme considéré comme évolué et vertueux, synonymes de moments « nobles », dégagés de petites choses, de basses besognes, correspondant au culte d'une certaine éthique, ce qui nous ramène de nos jours au loisir et au tourisme nécessairement sources de hauteur de vue, en dépit des apparences quotidiennes.

Au XVIII^e siècle, celui des Lumières, l'*Encyclopédie* dirigée par Diderot annonce le temps nouveau : « Si notre éducation avait été bien faite, et qu'on nous eût inspiré un goût vif de la vertu, l'histoire de nos loisirs serait la portion de notre vie qui nous ferait le plus d'honneur après notre mort, et dont nous nous ressouviendrions avec le plus de considération sur le point de quitter la vie ».

Si, dans une « civilisation des loisirs », le travail est plus ou moins réhabilité ou devrait l'être, il est source « de santé, de subsistance, de sérénité, de bon sens et de vertu » (Souguir, [Bookmark the permalink](#), 26 novembre 2012).

Observons, à ce propos, que « si Keynes a largement contribué à accélérer la démocratisation du bien-être en préconisant les relances de la demande, il a une responsabilité dans l'affaiblissement de la morale nécessaire au travail. Pour l'éviter, il faut en revenir à la mesure des coûts. Jusqu'à présent, on vivait sur l'idée que les coûts sociaux des crises étaient beaucoup plus lourds que les coûts des mesures pour les combattre. Aujourd'hui, on peut se demander si les coûts moraux des politiques systématiques de relance et de *welfare* ne sont pas beaucoup

plus élevés que les inconvénients des récessions et des changements structurels » (Drancourt, 1984, p. 25).

Et cet auteur de préciser que « pendant quelques décennies, nous allons vivre encore plusieurs conceptions de travail et de temps juxtaposés, comme au XIX^e siècle, on a vu longtemps le cheval coexister avec le chemin de fer (qu'il complétait dans les transports locaux). Les luttes politiques continueront longtemps d'opposer ceux qui, quels que soient leurs discours sur l'avenir, s'accrocheront aux notions traditionnelles du travail et du temps, ainsi qu'aux organisations de plus en plus dépassées qui étaient contemporaines de l'ère du travail, et ceux qui se préoccupent d'inventer, au fur et à mesure des possibilités techniques, la civilisation des activités, ou, si l'on préfère, celle du "temps vécu" » (Drancourt, 1984, p. 264).

■ II – LUTTE POUR L'ÉMANCIPATION

« Nous aurons le temps de vivre »

Ménie Grégoire, 1987, Plon, Paris, 207 p.

Les loisirs et leur application la plus spectaculaire, le tourisme, sont désormais un phénomène international, voire « global » parce qu'intégré à un système-monde, tant en ce qui concerne sa structuration que pour ce qui est de son organisation. Depuis le milieu du XX^e siècle, la croissance du tourisme est très soutenue ; elle a même évolué de manière exponentielle jusque dans la première décennie du XXI^e. Elle fut alors contenue par le fait qu'un certain nombre d'États grands bénéficiaires du tourisme international sont entrés en crise, politique, économique, sociétale ou par suite de conflits civils, de l'apparition de dictatures, de foyers de terrorisme visés tout particulièrement par le tourisme, tels que les États des Proche- et Moyen-orient, l'Égypte, l'Afrique du nord. En l'an 2000, avec 700 millions de touristes domestiques ou internationaux, contre à peine 25 millions en 1950, l'industrie touristique, liée étroitement aux services, est devenue la première activité économique mondiale, productrice de biens matériels, de richesses palpables, reléguant souvent à l'arrière-plan les valeurs culturelles du loisir sous toutes ses formes (Ascher & Schlecht-Jacquín, 1978 ; Wackermann, 1987 ; Cazes, 1992 ; Wackermann, 1997 a et b).

La problématique de la dignité humaine et sociétale interroge étroitement le passage du temps libre au temps de loisir, de la régénération des forces de travail à l'épanouissement individuel et collectif par le loisir actif, celui-ci impliquant nécessairement des choix à base d'ouverture culturelle. La géographie, en tant que science sociale, à vocation inter- et transdisciplinaire comme toutes les sciences, science-carrefour au plus haut point, s'est penchée relativement tôt sur les pratiques récréatives sous toutes leurs formes et échelles territoriales. Dès lors que la société industrielle, à base urbaine, a induit un contre-poids au rude labeur à l'usine, s'est posée de manière de plus en plus pressante la question de l'institutionnalisation du temps libre : repos dominical légal, limitation officielle du temps de travail, hebdomadaire et quotidien, congés annuels garantis, en plus des droits à la santé, ainsi qu'au ménagement de la force de travail. Le principe selon lequel « qui veut aller loin, ménage sa monture », a déjà été la préfiguration d'une saine organisation à longue vue des activités humaines.

Jusque dans les années 1950, les flux touristiques, alors surtout à base d'acheminements ferroviaires, n'étaient pas encore perçus comme destructeurs d'environnement ni inducteurs de nuisances et de déficits en ressources non renouvelables. Le tourisme a permis au temps de

loisir de se déplacer et d'être vécu ailleurs, à distance. Le loisir a toujours été et continue à être plus résistant à l'appel des sirènes du développement pur et dur que le tourisme, qui a très vite basculé dans l'aménagement traditionnel à base productiviste (Wackermann, 2008, p. 297-299).

En 1959, encore, le sociologue Joffre Dumazedier a dirigé un volumineux cahier de la revue *Esprit* consacré au loisir et à ses facettes humanistes, culturelles, éthiques, distinguant détente, divertissement et éducation permanente, jetant des éclairages inédits sur les vacances et ce qui était en train de devenir leur corollaire, le tourisme. Il a observé qu'« en moins de cinquante ans, le loisir s'est affirmé, non seulement comme un droit mais comme une valeur » (Dumazedier, 1959).

Une déterminante conquête de l'être humain, confirmée par le fait que Dumazedier a pu écrire à ce moment-là que le loisir gagné sur le travail a commencé alors son ascension dans l'échelle de valeurs humaines. Et que cette ascension est venue menacer aussi bien les valeurs de Marx que celles de Ricardo. Comme quoi l'idéologie dite pure ne saurait constituer la base des vraies valeurs qui sont d'ordre éthique. Louis Armand, l'un des grands sages francophones de cette époque-là, n'a pas hésité à affirmer que « la période actuelle ouvre de grandes possibilités, non seulement aux scientifiques, mais à ceux qu'une vocation des sciences humaines pousse au développement de l'organisation ou de la culture, les uns et les autres étant liés par l'interdépendance, caractéristique dominante de l'ère de synthèse dont nous voyons l'aube apparaître » (Armand & Drancourt, 1961). En 1993, Olivier Lazzarotti, procédant à une remise en question de la notion récréative, a constaté qu'il pouvait y avoir loisir sans tourisme, ainsi qu'une certaine application des valeurs non marchandes, c'est-à-dire aussi culturelles, à ce domaine du secteur récréatif (Lazzarotti, 1993). Le tourisme, par contre, sait avoir lui aussi une force libératrice, cette fois-ci géopolitique. L'assouplissement des relations politiques avec Cuba, induit par le président Obama, a eu pour effet immédiat d'accélérer le tourisme permettant à de nombreuses catégories de Cubains, jusqu'aux petits commerçants et artisans, de bénéficier des retombées économiques de l'ouverture des frontières, renforçant en cela le courant déjà existant de la libéralisation de fait du régime castriste, une évolution difficile à contenir par les caciques de l'Ancien régime communiste. De même qu'en Espagne franquiste, la modernisation technique et technologique rendue indispensable et promue sous l'influence de l'Opus Dei, écouté par le Caudillo, mais nécessairement en provenance des pays avancés, démocratiques, les États-Unis en tête, a contribué à changer les esprits par l'arrivée de centaines de cadres – ingénieurs, techniciens supérieurs, administrateurs, gestionnaires... – auxquels ont été confiés les vastes travaux d'aménagement – pose de réseaux de conduites d'eau et d'énergie, construction d'infrastructures de transport... –, et qui ont, par le contact quotidien avec les ouvriers et cadres moyens autochtones, influencé les comportements en faveur du bien-être susceptible d'être apporté par l'Occident non totalitaire.

En 1995, un autre géographe a montré, à l'exemple des Baléares, malmenées par l'irruption touristique barbare (voir troisième partie, II, chap. 2, I, sous 'Bisson, 1977, p. 392-393'), qu'il était possible de concevoir économiquement un tourisme relativement « doux », à longue durée (Llinas, 1995).

En matière touristique, comme ailleurs, les sciences concernées par le développement se sont inscrites régulièrement dans les mouvements de pensée, d'abord productivistes, puis dans celui du tourisme dit « doux », en vue de s'adapter toujours davantage aux exigences du long terme. Signe des temps, le tourisme durable est venu rappeler les nécessités de solidarité universelle face à l'environnement tant physique qu'anthropique. Le vrai tourisme demeure tributaire du vrai loisir.

En somme, l'émancipation est fondée sur la conjonction de trois actions : celle de l'École, de l'éducation-formation, celle de la Loi, conférant au temps libre, aux loisirs, aux congés payés une valeur légale, et celle de l'Émancipation des esprits contre le conservatisme mental, qui est « dans les têtes », parfois encore le plus difficile à éradiquer.

C'est sous la pression conjuguée des mouvements de réflexion éthique et des sciences du loisir qu'est né le concept de « soft tourism ». Son application a accompagné une agriculture et une alimentation écologique, plaçant à la première place des valeurs culturelles bafouées par le « hard tourism ». La quête de formules récréatives plus conformes à l'acception profonde du terme a conduit à l'apparition d'une ambiance aux apparences plus culturelles qu'économiques. Le tourisme de masse a été mis, lui aussi, en question en tant que tel (Deprest, 1997). Un secteur récréatif durable a son prix, tout comme le développement durable.

Si toutefois la science répond, en principe, à des critères visant le long terme, la technologie demeure neutre, dans la mesure où elle peut être appliquée tant à des fins nocives qu'à des réalisations positives.

Malheureusement, avant une vraie prise de conscience de l'intérêt environnemental et de l'importance consécutive d'une vision de développement à long terme pour le temps récréatif, une assez longue période de déploiement de nuisances en tout genre a été nécessaire, les unes plus agressives que les autres, pour susciter le choc indispensable à une attitude de ménagement des ressources souvent non ou difficilement renouvelables, dont le loisir est étroitement tributaire.

La deuxième moitié du XX^e siècle a été décisive dans ce domaine de turbulence. Les fantasmes des touristes repus ont contribué sensiblement à la dégradation de l'environnement et à l'exploitation à l'exploitation sociale des milieux « visités ». Au moment même où la calotte glaciaire de l'océan Arctique a été menacée, où de multiples plans ont été déjà dressés en vue de l'aménagement d'axes de raccourci « Pacifique-Atlantique » par le pôle Nord, destinés à permettre aux pétroliers et autres bâtiments navals de déployer davantage encore l'économie lucrative, des tour-opérateurs ont organisé scandaleusement des genres de « safaris » dans ces eaux, contribuant ainsi impunément à l'accélération de la catastrophe environnementale d'essence anthropique. De plus, avant même la fin du XX^e siècle, le mouvement touristique, à peine né depuis un siècle environ, a été confronté au terrorisme » (Dénécé & Meyer, 2007), donc au risque et à l'instabilité, rejoignant ainsi les autres secteurs économiques, soumis eux aussi aux agressions et violences, victimes de la criminalité. Cette ambiance s'est accentuée après les attentats du 11 septembre 2001, faisant du tourisme un secteur à risques géopolitiques, désormais soumis aux exigences d'une sécurité hautement performante et fort coûteuse comme préoccupation majeure.

Sur un plan technique, la notion de système touristique, la nécessité de recours à des analyses structurelles intégratives, locales ou régionales, font plus que jamais objet de discussion (Fehrholz, 2006). Il est devenu évident, aussi, de renoncer à faire semblant d'ignorer que la « durabilité » est directement la résultante d'une lutte incessante et très active contre les risques majeurs qui menacent la vie tout court et les ressources vitales sur la planète. Des réflexions renouvelées s'attaquent à l'impérieux devoir d'une bonne gouvernance, source de prise en compte maximale des impératifs environnementaux, ainsi qu'au chaos des projets sociéto-territoriaux menaçant à la fois le rôle décisif de la liberté et de l'authentique durabilité (Dewailly, 2006).

L'insertion par trop pressée des pratiques récréatives à l'économie de profit au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, pour en devenir parfois un support déterminant, a donné lieu à des approches de plus en plus inter- et transdisciplinaires destinées à comprendre de manière aussi précise que possible le fonctionnement des mécanismes mis en place, et à mettre en garde,

grâce à cette recherche, contre les dérives de toute nature qui n'ont pas tardé à faire problème par rapport à l'éthique initiale (Wackermann, 1997 b). C'est sur ce socle d'acquisitions que le tourisme post-moderne et le secteur récréatif en général sont appelés à bâtir un développement à long terme. Mais comme les scientifiques mis en réseau doivent analyser la pertinence de ce domaine en fonction des enjeux géopolitiques dans une vision de longue durée, ils sont conduits à se contenter d'une prospective toujours plus ou moins aléatoire, une évidence qui doit nous inciter à la prudence et à une grande modestie. Il convient ainsi de relativiser ce qui, dans le passé, a souvent été affirmé comme une certitude.

Nous constatons, cependant, que l'espace, aux diverses échelles et variantes socio-économiques, au centre d'un constant renouvellement des problématiques globales, est en proie à un imposant affaiblissement culturel en matière de bilan récréatif. L'ouverture à l'autre, en vue d'une compréhension mutuelle réelle, est toujours encore à peine esquissée dans le secteur touristique. La science du comportement, nécessairement rationnelle, ne saurait s'accomplir vraiment sans la prise en considération de l'irrationnel et de l'affectif (Wackermann, 2008, p. 297-299).

Ajoutons, qu'aucune civilisation n'est exempte d'expressions et d'actes non civilisés, Voltaire l'a déjà dit à sa façon. Il n'existe pas de civilisation « où tout le monde, il est gentil ». La barbarie s'infiltré et s'affirme partout, une fois infiltrée. Il convient donc de résister à la barbarie de la civilisation. Et le mouvement récréatif doit éviter de tomber dans le piège, sous peine de perdre la crédibilité inhérente à ses racines, à ses origines.

■ ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- ARMAND, L., DRANCOURT, M., *Plaidoyer pour l'avenir*, 1961, Paris, Calmann-Lévy, Coll. « Question d'actualité », 252 p.
- ASCHER, F., DRANCOURT, F. & SCHLECHT-JACQUIN, J., *La production du tourisme*, 1978, Paris, Université de Paris VIII, Institut d'urbanisme, Ardu-Cordes.
- CAZES, G., *Tourisme et Tiers-Monde, un bilan controversé*, 1992, Paris, L'Harmattan, Coll. « Tourisme et sociétés », 207 p.
- DÉNÉCÉ, E., MEYER, S., *Tourisme et terrorisme – Des vacances de rêve aux voyages à risque*, 2007, Paris, Ellipses, 192 p.
- DEPREST, F., *Enquête sur le tourisme de masse – L'écologie face au territoire*, 1997, Paris, Belin, Coll. « Mappemondes ».
- DEWAILLY, M., *Tourisme et géographie entre pérégrinité et chaos?*, 2006, Paris, L'Harmattan, Coll. « Tourisme et sociétés ».
- DRANCOURT, M., *La fin du travail*, 1984, Paris, Hachette, Coll. Pluriel – Inédit », Poche, 329 p.
- DUMAZEDIER, J., « Le loisir », 1959, Paris Le Seuil, revue *Esprit*, vol. 6 juin, p. 865-1114.
- FEHRHOLZ, M., *Der Tourismus im Oberallgäu, Grundlagen und Raumrelevanzen, Struktur und Perspektiven untersucht am Beispiel ausgewählter Gemeinden*, 2006, Dusseldorf, Universität/Geographie, Coll. « Düsseldorf geographische Schriften », 42.
- LAZZAROTTI, O., *Du loisir sans tourisme ? Contribution à l'étude des loisirs périurbains – L'exemple de la partie nord de la région parisienne*, 1993, Université de Paris XII, thèse, géographie.
- LLINAS, *Les nouvelles Baléares – La rénovation d'un espace touristique mythique*, 1995, Paris, L'Harmattan.
- WACKERMANN, G., *Tourisme et capacité de charge spatiale dans les pays en voie de développement*, 1987, Mulhouse, Université de Haute-Alsace, Publications du LARITE, 179 p.
- ID., « Loisir et tourisme dans les mutations de la société contemporaine – Réflexions sur un bilan scientifique », 1997 a, Presses de l'Université du Québec, vol. 20, 2, p. 479-501.
- ID., « Transports, commerce, tourisme et système économique mondial. Géographie : état des lieux, II, II – Processus sociaux et espace géographique », *Revue internationale des sciences sociales*, 1997 b, Paris, UNESCO, 151, p. 27-43.
- ID., « Le secteur récréatif et sa problématique », 2008, Paris, Ellipses, Coll. « Carrefours », in *Le développement durable*, 496 p.